

Séquences

La revue de cinéma

Taking Woodstock : faire revivre le passé / *Taking Woodstock*, États-Unis 2009, 120 minutes

Pierre Pageau

Numéro 261, juillet-août 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/58881ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pageau, P. (2009). Taking Woodstock : faire revivre le passé / *Taking Woodstock*, États-Unis 2009, 120 minutes. *Séquences*, (261), 38-38.

Taking Woodstock

Faire revivre le passé

Au mois d'août 1969 a lieu un événement musical majeur pour toute une génération de jeunes Américains qui rêvent de libérations : Woodstock. Quarante ans plus tard, Ang Lee, cinéaste taïwanais, nous propose sa vision de ce grand moment.

PIERRE PAGEAU

L'événement connu sous le nom de Woodstock a été un moment important de l'histoire musicale contemporaine. Le long métrage documentaire de Michael Wadleigh (1970) le fut encore davantage. Était-il possible de faire revivre cet événement d'une façon à la fois différente et pertinente ? Oui ! Ang Lee a trouvé une façon originale de parler d'un grand événement en réalisant un petit film plein d'humour.

Mais, dans **Taking Woodstock**, le spectateur n'assiste à aucune des grandes prestations du Woodstock original. À Cannes, en conférence de presse, Lee a déclaré que ce fut un « choix créatif », mais ce fut un mauvais choix. Commémorer un événement principalement musical sans cette musique ne peut que décevoir. Pour la réentendre, il faudra se rabattre sur la réédition du documentaire de Wadleigh.

Ce *biopic* puise directement dans l'autobiographie d'Elliot Tiber : *Taking Woodstock. A true Story of a Riot, A Concert, and A Life*. Le personnage d'Elliot (Demetri Martin) est un jeune homme sans histoire qui veut essentiellement aider ses parents, propriétaires d'un motel qui ne fonctionne plus du tout. Les premières images du film montrent ce motel abandonné ; c'est avec l'arrivée du projet du festival de Woodstock qu'il reprend vie et qu'Elliot atteint alors son but d'aider financièrement ses parents. Le choix de Demetri Martin, comique de formation, pour interpréter Elliot est judicieux : il a un visage neuf, frais, qui convient parfaitement à l'expression de ces années folles où une jeune génération innocente veut changer le monde. Mais Elliot ne voit rien de l'événement comme tel ; ce faisant, Lee nous garde à une grande distance de l'événement. Par ailleurs, cela permet à Lee de brosser un portrait du contexte social et psychologique. Et c'est ce contexte qui est l'occasion pour Elliot de s'affirmer : aussi bien dans son identité gay que dans son identité de fils.

Bien qu'Elliot Tiber soit le personnage principal, ce sont les parents, Sonia et Jake Teichberg, qui nous restent en mémoire. Principalement la mère, interprétée d'une façon magistrale par Imelda Staunton. Elle est inoubliable dans son rôle de juive russe ayant échappé aux camps de concentration et qui voit partout des complots contre les juifs (même venant de voisins juifs). Ses habitudes de femme très près de ses sous créent souvent les moments les plus drôles du film. Si ce n'était de ce personnage, le film serait vite oublié.

Visuellement, le film reprend une partie des éléments du documentaire de Wadleigh (*split-screen*, style documentaire, effets psychédéliques) et d'autres du cinéma de l'époque. Ce qui nous donne un kaléidoscope de styles visuels. Trop. Cette variété fait en sorte qu'il n'y a pas d'images fortes qui s'incrusteront. D'autre part, cette variété visuelle souligne une structure narrative décousue, faite d'une série de vignettes. Celles-ci permettent cependant de caractériser une variété



Plaidoyer pour les valeurs libérées des années 60

de personnages secondaires. Le plus original étant celui de Vilma (Liev Schreiber), ex-Marine devenu travesti, qui se donne le titre de gardien de sécurité du motel des parents. Il va aider Elliot à accepter son homosexualité. Cette vignette, comme d'autres, donne à l'occasion un ton inutilement édifiant au récit.

Taking Woodstock nous rappelle **The Ice Storm** (1997), un autre film de Lee scénarisé avec James Schamus. Ces deux films mettent en scène des relations familiales difficiles, en particulier entre un fils et sa mère. **The Ice Storm** sur le mode de la tragédie ; **Taking Woodstock** sur le mode de la comédie. **Taking Woodstock** peut aussi nous rappeler **Taking Off** (1971) de Milos Forman. Dans ces deux cas, des cinéastes, qui ne sont pas américains de naissance, brossent un portrait critique des comportements des parents déboussolés par les nouvelles valeurs et comportements des années 60. De toute évidence, avec **Taking Woodstock**, Lee se réconcilie avec ces valeurs.

Le **Woodstock** original se présente comme une forme de libération pleine d'esprit de tolérance. Celui de Lee est aussi un plaidoyer pour ces valeurs. Le cinéaste taïwanais se souvient probablement aussi du rêve brisé de Tian'anmen de 1989. Woodstock, avec ses limites, incarne une réussite de ce rêve de nouvelles valeurs et de nouveaux comportements. Woodstock demeure, pour Ang Lee, une grande leçon de liberté d'être. Ce *feel-good-movie* nous donne envie de retrouver la ferveur insouciance de l'époque Woodstock.

■ États-Unis 2009, 120 minutes — Réal. : Ang Lee — Scén. : James Schamus, d'après les livres d'Elliot Tiber et Tom Monte — Images : Éric Gauthier — Mont. : Tim Squyres — Mus. : Danny Elfman — Son : Philip Stockton, Eugene Gearty — Dir. art. : Peter Rogness — Déc. : Ellen Christiansen — Cost. : Joseph G. Aulisi — Int. : Demetri Martin (Elliot), Liev Schreiber (Vilma), Imelda Staunton (Sonia), Emile Hirsch (Billy), Jonathan Groff (Michael), Eugene Levy (Yasgur), Henry Goodman (Jake) — Prod. : Ang Lee, James Schamus — Dist. : Alliance.